

RAYMOND DE MONDRAGON
ET BERTRAND DE FORCALQUIER
de l'hommage féodal à la culture des troubadours

La matrice à charnière de Raymond de Montdragon est conservée à la Bibliothèque nationale. Il n'en est pas connu d'épreuve ancienne attachée à un document du Moyen Âge. Aussi bien n'en sera-t-il pas fait d'étude critique, ici. Mais il semble qu'il demeure encore fort à dire pour qui veut l'observer et il n'est pas question d'épuiser aujourd'hui le sujet, loin de là. La légende est la même sur les deux faces : SIGILLUM RAIMUNDI DE MONTEDRAGONE.

Qu'il soit permis d'éliminer, tout d'abord, le revers avec ses dragons fantastiques qui se tiennent par la barbichette, et dont les extrémités se terminent en pointes de flèches ou en têtes de griffons. L'immense réserve de la faune médiévale, avec ses animaux réels ou imaginaires, aurait pu être ouverte afin d'y puiser des termes de comparaison et d'éclairer le sujet. Il n'en sera rien puisque, au moment même de la rédaction de cet article, une grande exposition de la Monnaie¹ donnera aux collectionneurs l'occasion de mettre en valeur leur bestiaire métallique ou sigillaire.

En sacrifiant ce thème, pourtant bien séduisant, ne risque-t-on pas de se priver de la meilleure moitié du sujet ? Non, car chaque sceau soulève tant de questions diverses que demeure encore l'embarras du choix ; le rapprochement avec les armes de la famille suffira pour cette fois : *de gueules au dragon monstrueux d'or ayant la face humaine, la barbe, les griffes et la queue terminées en serpents qui se rongent le dos et tenant sa barbe avec sa griffe dextre*. Le revers présente deux dragons conformes à cette description.

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 43-44, 2^e trimestre 1974, p. 88-89

***et ibidem*, n° 14, 1^{er} trimestre 1967, p. 25**

La technique proprement dite et le mode d'emploi d'une matrice à charnière, comme est celle de Raymond de Montdragon, ne manqueront pas de piquer la curiosité. Le diamètre est de 70 mm. Aspect purement technique encore que la recherche des causes d'érosion du relief de ce sceau au cours des tirages successifs qui en sont faits de proche en proche, d'empreinte en creux puis, de nouveau, de creux plus ou moins usé en empreintes de plus en plus poétiques,

¹ Exposition internationale de la médaille actuelle : Hôtel de la Monnaie, Paris, octobre-novembre 1967.

de moins en moins précises et dont on finit par se demander si elles sont issues, originellement, de la même matrice. Les dernières épreuves aux contours adoucis paraissent plus médiévales.

De l'examen de la face, la légende, à elle seule, nous plonge dans une époque bouillonnante d'activité dans cette fin du XII^e siècle et à l'aube du XIII^e, aux confins du Dauphiné, de la Provence et du Comtat Venaissin.

La terre de Montdragon, qui a donné son nom à un célèbre barrage, est située en Provence, au diocèse d'Orange, mais elle est enclavée dans le Comtat Venaissin. Ce qui n'a pas manqué de lui donner une certaine célébrité dès le Moyen Âge. L'archevêque d'Arles, Raymond de Montrond, reçoit, en 1171, l'hommage de cette terre de la part de Guillaume de Montdragon. Par la suite, les archevêques d'Arles prirent le titre de princes de Montdragon.

La scène d'hommage enfin, pour être bien connue, n'en provoque pas moins d'interminables discussions sur le costume et le sexe des personnages et les marques distinctives de la tenue civile et de la tenue militaire, tandis que tout un chapitre de l'histoire des institutions féodales est illustré par la représentation de cette scène où le vassal met ses mains dans les mains et remet le bâtonnet symbolique à son suzerain. Il ne s'agit pas, hélas ! d'une scène d'amour courtois comme l'ont cru tant d'éditeurs au XIX^e siècle.

L'interprétation correcte de cette image demande quelques éclaircissements : il n'est pas douteux qu'il s'agit d'un hommage rendu à Raymond de Montdragon. Ce dernier, étant chez lui, dans sa forteresse de Montdragon, est, tout naturellement, en costume civil, c'est-à-dire en robe. Au contraire, le vassal qui se déclare solennellement « son homme-lige » s'est équipé, pour l'occasion, de pied en cap. Il est assez surprenant de trouver cet instantané illustrant une des plus fameuses institutions de l'ancienne France, le lien féodal d'homme à homme, la foi, auquel se surajouteront plus tard les formalités de l'aveu et du dénombrement de tous les biens que l'on « avoue » tenir de son seigneur.

Un rapprochement peut être fait avec le sceau de Bertrand comte de Forcalquier, qui porte une robe assez semblable à celle de Raymond, tandis que sur l'autre face du sceau, de type équestre, il est en armes. Avec ce sceau il faut se reporter quelques décennies auparavant, en 1168. C'est l'époque où la Provence est disputée entre la maison de Barcelone et la maison de Toulouse. Si l'Histoire ne nous l'apprenait, nul ne pourrait hésiter une minute : en voyant le sceau du comte de Forcalquier, tout le monde peut conclure qu'il avait une préférence secrète pour Toulouse et le Languedoc, la terre privilégiée des troubadours et des cours d'amour.

Si l'on peut, en effet, hésiter au sujet du sceau de Guilhem VIII de Montpellier jouant de la harpe et douter s'il a voulu évoquer David et les psaumes ou avouer son goût pour le chant contemporain, l'instrument de musique dont Bertrand de Forcalquier joue est bien destiné à nous éclairer sur ses talents en ce domaine. Poésie, chant, musique, c'est la culture des troubadours, c'est le foyer intense d'activité intellectuelle du Languedoc, au moins dans ses grands centres urbains.

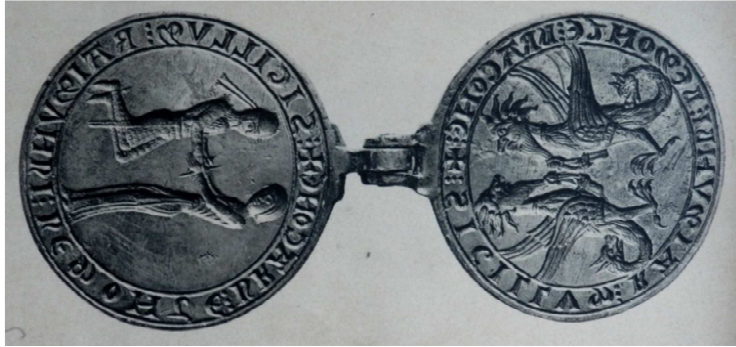
Nul ne s'étonnera de voir, sur une face du sceau, ce grand seigneur à cheval et en armes. Nul ne doit non plus être surpris par la robe, extrêmement souple, qu'il porte, au revers, pour se livrer à son occupation favorite : il ne s'agit pas d'un violon, mais d'éminents spécialistes, parmi lesquels la comtesse Hubert de Chambure, reconnaissent la gigue ou la viole.

Cette incursion en Provence fait néanmoins sentir certains caractères propres à cet aimable pays et qui frappent encore l'homme du Nord qui y pénètre pour la première fois : goût du faste, courtoisie exquise, inoubliable hospitalité. Ces sceaux n'auraient pas été recueillis et ne pourraient pas être présentés aujourd'hui si, naguère, une grande protectrice des arts et de la culture n'avait, devant tous les châtelains de Provence, réunis chez elle, annoncé en termes si chaleureux la visite du collecteur qu'il trouva, tout le, long de son chemin, toutes les portes grandes ouvertes : qu'il soit permis, quelques années après, d'exprimer gratitude et respect à cette si intelligente coopération culturelle ; qu'il soit permis d'ajouter que l'illustre Bibliothèque Méjanes d'Aix a été au cœur de toute l'affaire, tandis qu'à Marseille, dépositaire du Trésor des chartes des Comtes de Provence, et à Avignon, dans le palais des Papes, d'autres amitiés, précieuses, aplanissaient toutes les difficultés.



St 82 et St 82 bis - Raymond de Montdragon (matrice à charnière ci-dessous – BNF)

vers 1200 - 70 mm



F 1556 bis - Gérard de Saint-Aubert,
sceau secret (1194) - 39 mm



F 1557 bis - Gérard de Saint-Aubert,
sceau secret (1199) - 35 mm